



Le calvaire des envieux

Du péché capital à la passion dévorante, André Rauch, en historien des sensibilités, analyse l'évolution de ce sentiment.

*Par Georges Vigarello**

À LIRE



André Rauch,
*L'Envie, une passion
tourmentée*,
Ceyzérieu,
Champ Vallon, 2021.

Rien de plus a-historique, apparemment, que l'envie, affect clairement désigné par les Pères de l'Église, tourment traversant le temps, rongant les âmes et morfondant les corps. Rien de plus historique pourtant, rien de plus dépendant de mutations décisives : celles de la conscience, celles du social, celles du milieu, qu'elles éclairent elles-mêmes, à leur tour. Ce que montre André Rauch, avec force, dans son tout

récent livre, lui qui avait déjà brillamment exploré la paresse et la luxure, autres « transgressions » traditionnelles.

C'est au cœur du péché d'abord qu'existe l'envie à l'orée de nos sociétés occidentales, c'est au cœur du religieux que se disent ses désordres possibles, ses calculs, ses dangers. Une telle passion, désir lancinant d'avoir ce que l'autre possède, facteur constant d'hostilité, blesse les valeurs premières de l'Évangile, celles qui fondent

la société médiévale : l'amour du prochain, l'unité chrétienne, la paix avec Dieu. Risque dès lors majeur de dissidence, de schisme, d'hérésie. D'autant que l'envie provoque d'autres dérives : la malveillance, la médisance, la calomnie, la tentation, l'hypocrisie, la trahison, la corruption... Bouleversement toujours plus étendu, le péché appelle d'autres péchés, le vice d'autres vices.

Les conséquences changent en revanche avec le monde

« moderne », celui de la Renaissance en particulier. Elles affectent la vie, touchent plus directement au quotidien, troublent plus concrètement et profondément le collectif : « *Non plus la menace de l'au-delà divin mais la réalité d'un enfer humain* » ; le monde se constituant et s'assumant davantage comme celui de la terre et moins comme celui du ciel. La cour en est le meilleur exemple : conspirations et cabales enfièvrèrent les comportements, concupiscentes et trahisons détruisent les relations, répriment la sécurité, entretiennent la subversion. Le roi lui-même se doit de triompher d'un tel vice destructeur. La

gravure de Cornelius Vermeulen le représente en 1685 foulant aux pieds l'hydre malfaisante, écrasant sa face serpentine, son corps convulsif, torsadé. Le vice lui-même gagne par ailleurs en indices physiques. Les envieux, affirme Descartes, « *ont le teint plombé, c'est-à-dire mêlé de jaune et de noir et comme de sang meurtri* ». Tout vient de la bile, perturbant et contrariant la machine. L'envie campe alors son apparence comme jamais.

Approfondir l'intériorité

S'impose une rupture plus décisive encore avec les Lumières. La passion est plus complexe qu'il n'y paraît, le mal plus



La démocratie a autant légitimé l'envie qu'elle a accentué son côté « ulcérant », voire son accent dramatique

erratique, plus ambigu. Un bien peut surgir de cette apparente malédiction. L'insensible privilège donné au moi avec le XVIII^e siècle, l'importance croissante conquise par son affirmation, peuvent, pour la première fois, tolérer une envie devenue indice d'affranchissement. D'où la lecture « rétroactive » des passions et la certitude de Voltaire : « *Je crois que, sans l'envie, les arts seraient médiocrement cultivés et que Raphaël n'aurait pas été un grand peintre s'il n'avait pas été jaloux de Michel-Ange.* »

Cette possibilité « aventureuse » ne quittera plus la lecture de l'archaïque « péché ». La démocratie a autant légitimé l'envie, désir de conquête et de progrès, qu'elle a accentué son versant « ulcérant », voire son accent dramatique. Constat inexorable et répété : plus l'égalité envahit le tissu social, plus l'envie « *s'acharne sournoisement à diminuer et rabaisser l'autre, plus toute différence devient illégitime* ». Nombre de héros balzaciens vivent un tel déchirement.

Le XIX^e siècle est bien celui d'une exploration nouvelle : l'approfondissement de l'intériorité. La quête des mécanismes non plus de l'apparence, mais de la conscience et de ses secrets. L'envie bascule de ce qui torture à ce qui pourrait s'éclaircir. La psychanalyse en profile la promesse comme une possible liberté : travail personnel et novateur jusque-là impensé.

Passion « tourmentée », l'envie s'est complexifiée avec le temps, accompagnant les dérives d'un moi toujours plus approfondi, toujours plus étudié. Ses ravages semblent plus destructeurs que jamais. Alors même que face à elle ont tout autant grandi les défenses et les protections. ■

Allégorie

Page de gauche, représentation de l'Envie par Pencz Gregor (gravure du XIX^e siècle).

Divine Comédie

Ci-contre, Dante (en rouge) conduit par Virgile offre des consolations aux âmes des envieux (peinture réalisée par Hippolyte Flandrin au XIX^e siècle).

DANS LE TEXTE

L'envie, vêtement d'orgueil

« L'envie est vêtement d'orgueil, dépouillement de l'humiliation, racine de calomnies, berlu de l'ardeur, feinte d'amitié, intimité trompeuse, haine de la charité, jalousie des gens de bonne réputation, cisaille de l'affairement, combinaison de complot, sédition contre les gens prospères, moquerie des gens renommés, altération des yeux, reniement du Seigneur, trait du Diable, crucifixion du corps, ruine de la vie, intellect entravé, cœur enténébré, aliénation du progrès, familiarité des obstacles. »

Évagre Le Pontique (ive siècle, 345-399), Vices opposés aux vertus, 8.

* Directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales

L'HISTOIRE / N°493 / MARS 2022